

COLLECTION SCIENCE & MÉTAPHYSIQUE

LES UNIVERSAUX

UNE INTRODUCTION PARTISANE

Suivi de « Quatre disputes sur les propriétés »
et « Les particuliers ont leurs propriétés par nécessité »

David M. Armstrong

*Traduit de l'anglais par Stéphane Dunand,
Bruno Langlet et Jean-Maurice Monnoyer*



I T H A Q U E

Extrait de l'ouvrage de D. M. Armstrong, LES UNIVERSAUX
Trad. française S. Dunand, B. Langlet, J.-M. Monnoyer
© Les Éditions d'Ithaque, 2010

COLLECTION SCIENCE & MÉTAPHYSIQUE

Dirigée par Stéphane Dunand, Olivier Massin et Mathieu Mulcey

Comité scientifique

Jacques Bouveresse, Alain de Libera, Jean-Maurice Monnoyer et Kevin Mulligan

UNIVERSALS: AN OPINIONATED INTRODUCTION

Copyright © First published in the United States by Westview Press,
a member of the Perseus Books Group, 1989

Pour « Four Disputes about Properties » et « Particulars have their Properties
by Necessity », ©David M. Armstrong, 2004

Ouvrage publié avec le concours du Centre national du Livre

Couverture : Patrick Lindsay

ISSN 2108-9922

ISBN 978-2-916120-19-5

Dépôt légal 1^{re} édition : septembre 2010

© LES ÉDITIONS D'ITHAQUE

2, rue de Tombouctou, 75018 Paris

www.ithaque-editions.fr

Extrait de l'ouvrage de D. M. Armstrong, LES UNIVERSAUX
Trad. française S. Dunand, B. Langlet, J.-M. Monnoyer
© Les Éditions d'Ithaque, 2010

SOMMAIRE

Préface	II
1. LE PROBLÈME	13
1.1. Introduction	13
1.2. Le nominalisme des classes	20
1.3. Théories des classes naturelles	27
1.4. Méthodologie	32
2. CLASSES NATURELLES PRIMITIVES	35
2.1. Comment déterminer si une classe est naturelle ?	35
2.2. Les degrés de naturalité	38
2.3. Le problème de la coextension	39
2.4. L'argument de Wolterstorff tiré des conditions d'identité des classes	41
2.5. Les types déterminent les classes ; les classes ne déterminent pas les types	42
2.6. L'argument causal	43
2.7. Le problème des relations	44
2.8. Les types d'ordre supérieur	47
2.9. L'appareil de la théorie des classes naturelles	51
3. LE NOMINALISME DE LA RESSEMBLANCE	55
3.1. Les propriétés de la ressemblance	55
3.2. En quoi la ressemblance est une relation interne, et les conséquences que l'on peut en tirer	59

3.3.	Construire une classe de ressemblance	63
3.4.	Les conditions d'identité des classes ne sont pas un problème	64
3.5.	La ressemblance détermine-t-elle le type ?	65
3.6.	L'argument causal	66
3.7.	De nouveau le problème de la coextension	67
3.8.	Les relations	67
3.9.	Les types d'ordre supérieur	69
3.10.	La régression de la ressemblance	70
3.11.	L'appareil de la théorie de la ressemblance	74
4.	LES PARTICULIERS COMME FAISCEAUX D'UNIVERSAUX	77
4.1.	Théories des substances avec attributs <i>versus</i> théories des faisceaux	77
4.2.	L'identité des indiscernables	83
4.3.	Problèmes de construction du faisceau	88
4.4.	Un autre problème avec la compréence	91
4.5.	Les universaux peuvent-ils être la substance du monde ?	91
5.	LES UNIVERSAUX COMME ATTRIBUTS	95
5.1.	Des universaux non instanciés ?	95
5.2.	Universaux disjonctifs, négatifs et conjonctifs	102
5.3.	Prédicats et universaux	105
5.4.	Les états de choses	108
5.5.	Un monde d'états de choses ?	114
5.6.	Le particulier fin et le particulier épais	115
5.7.	Les universaux comme manières d'être	117
5.8.	La localisation multiple	119
5.9.	Les types d'ordre supérieur	121
5.10.	Les propriétés formelles de la ressemblance	123
5.11.	La ressemblance entre universaux	125
5.12.	Le lien fondamental	129
5.13.	L'appareil d'une théorie des universaux comme attributs	132

6. LES TROPES	135
6.1. Substances <i>versus</i> faisceaux	135
6.2. Encore les états de choses	139
6.3. Les tropes et le problème des universaux	142
6.4. Les tropes comme substituts aux universaux	144
6.5. Un substitut de trope pour la ressemblance des universaux	145
6.6. Nominalisme des tropes <i>versus</i> nominalisme « ordinaire »	148
6.7. Faisceaux <i>versus</i> substance avec attributs, de nouveau	150
6.8. Classes naturelles de tropes <i>versus</i> ressemblance	151
6.9. Échange de tropes	155
6.10. Les tropes avec des universaux	156
7. RÉCAPITULATIF	157
ANNEXES	163
Quatre disputes sur les propriétés	165
Les particuliers ont leurs propriétés par nécessité	181
BIBLIOGRAPHIE	195
INDEX	201

PRÉFACE

CE LIVRE S'ADRESSE AUX ÉTUDIANTS en fin de cycle de licence et devrait également convenir aux séminaires de troisième cycle. J'ose espérer toutefois qu'il intéressera aussi les philosophes professionnels, en particulier ceux qui éprouvent de la sympathie pour le projet d'une métaphysique empirique. Depuis la publication de mon livre, *Universals and Scientific Realism*, en 1978, mes positions sont dans l'ensemble restées les mêmes, mais j'ai pris conscience de différentes erreurs et omissions dans ce que j'écrivis alors. Le présent ouvrage, par conséquent, en plus d'introduire à cette topique, s'efforce d'approfondir le sujet.

Je pense maintenant qu'on peut développer un type particulier de nominalisme modéré comme un rival important et tout à fait plausible du réalisme modéré à l'égard des universaux : ce serait un nominalisme modéré parce qu'il admet des propriétés et des relations, mais un nominalisme quand même parce qu'il tient les propriétés et les relations pour des particuliers plutôt que pour des universaux. Dans l'ouvrage précédent, je n'accordais qu'un bref examen à un nominalisme de cette espèce. En revanche, dans cet ouvrage, la bataille entre les nominalistes et les réalistes sur le statut des propriétés et des relations occupe une place centrale.

En général, je me suis cantonné aux nominalismes et réalismes modérés. Je tiens les très nombreux philosophes contemporains qui remplacent inconsidérément les propriétés et les relations par des classes de particuliers pour des nominalistes immodérés. Toutefois, la plupart des arguments que j'oppose à la thèse plus

modérée des classes naturelles constituent également des arguments contre cette orthodoxie. Je rangerais aussi Quine parmi les nominalistes extrêmes (même s'il s'y refuserait, au motif qu'il reconnaît l'existence des classes, qui sont des entités « abstraites » ou « platoniciennes »). J'ai critiqué ailleurs la position de Quine (voir Armstrong [1980] et, pour un avis contraire, Devitt [1980] et Quine [1980]). Ici je me contente de références succinctes à ses positions. Dans le même esprit, j'ai accordé assez peu d'attention au réalisme immodéré, ou platonicien, des universaux. En outre, je n'examine pas, sauf incidemment, la position du dernier Wittgenstein, qui prétendait que la controverse entre les nominalistes et les réalistes repose tout entière sur une certaine sorte d'erreur, une erreur due à une mauvaise compréhension du fonctionnement de notre langage.

Je suis extrêmement redevable, pour leurs commentaires sur une première version de ce livre, à Keith Campbell, à mon éditeur Spencer Carr, comme à Peter Forrest, Andrew Irvine, Charlie B. Martin, David Stove, Michael Tooley, de même qu'à un lecteur anonyme de *Westview Press* et, enfin, tout particulièrement, à David Lewis. Je remercie Anthea Bankoff pour le tapuscrit.

D. M. Armstrong
Université de Sydney

Chapitre 1

LE PROBLÈME

1.1. INTRODUCTION

La topique des universaux est très ancienne. Elle remonte au moins à Platon, peut-être à Socrate, sinon à des temps plus reculés encore. Ceux des philosophes contemporains qui ont prêté attention au sujet parlent souvent du « problème des universaux ». Commençons par dire de quoi il retourne. Au fond, il pourrait vraiment s'agir d'un pseudo-problème. Telle était par exemple l'opinion de Wittgenstein et de ses partisans. Et Quine n'est pas loin de penser la même chose. Mais qu'il s'agisse d'un problème réel ou non ne devrait pas être tranché avant tout examen.

Le grand philosophe américain du XIX^e siècle, C. S. Peirce, a établi une distinction que presque tous les philosophes contemporains acceptent. À l'origine, il s'en est servi pour discuter de questions sémantiques, mais il s'agit en fait d'une distinction parfaitement générale, applicable à n'importe quel domaine. C'est la distinction entre *occurrence* et *type*. À la suite de Peirce, prenons un exemple sémantique. Examinons le cadre suivant :

LE	LE
----	----

Maintenant, posons nous cette question : combien de mots y a-t-il dans ce cadre ? Il est évident que la question admet deux

bonnes réponses : il y a ici deux mots ; il n'y en a qu'un seul. Peirce aurait dit qu'il y a deux occurrences du même type.

Dès lors que nous avons relevé la distinction, nous pouvons voir qu'elle ne s'applique pas seulement aux mots, mais à presque tout. Elle s'applique aux cygnes, aux électrons, aux taches de couleurs, aux révolutions. La distinction est omniprésente. Pensez à la façon dont elle clarifie l'ambiguïté dans la phrase : « Ces deux femmes portaient la même robe. »

Le problème philosophique principal provient du fait que deux choses différentes, deux particuliers différents, peuvent être de même type. Cependant le mot « même » semble être un mot très fort. Ne signifie-t-il pas *identique* ? Dans notre cadre, nous avons deux occurrences du même type ; nous pouvons dire aussi deux instances du même type. Si « même » signifie ici identique, alors il y a apparemment quelque chose d'identique dans les deux « LE ». Si nous examinons cette conclusion avec l'œil du philosophe, l'œil qui tente de mettre en lumière les problèmes gisant dans les choses les plus simples et les plus évidentes, la conclusion est plutôt étrange. Après tout, les occurrences sont complètement séparées. Elles se trouvent à deux endroits différents. Se pourrait-il vraiment qu'il y ait en elles quelque chose d'identique ?

Certains philosophes pensent que nous devons simplement accepter que les deux « LE » comportent quelque chose d'identique, quelque chose qu'ils ont en commun. Après tout, prétendent-ils, le mot « même » signifie identique – n'est-ce pas ? Finalement, nous devons juste accepter que les deux occurrences ne soient pas totalement séparées. Ces philosophes veulent dire par là que les deux occurrences possèdent la même propriété, une *propriété* identique. Quelle propriété ? Il s'agit d'une propriété plutôt complexe et difficile à cerner, qui fait de chaque occurrence l'occurrence d'un « LE ».

J'ai longtemps pensé que cette façon de voir avait une certaine force, même si elle n'était pas concluante. Mais j'ai depuis changé d'avis. Pour comprendre pourquoi l'argument échoue, examinons une distinction très intéressante, relative à l'identité,

qui fut établie par le Révérend Joseph Butler, un philosophe anglais du dix-huitième siècle. Butler disait que le mot « identité » a deux sens. Il y a, disait-il, l'identité au sens strict et l'identité « au sens relâché et populaire » du terme (voir son « *Of Personal Identity* » in Butler [1906]). Le problème dont traitait Butler était celui de l'identité à travers le temps des personnes et des autres objets, et, bien que ce problème ne nous concerne pas directement dans ce livre, nous devons l'examiner brièvement afin de comprendre la distinction de Butler.

Nous disons d'une certaine personne que nous avons vue aujourd'hui qu'elle est exactement la même que celle que nous avons vue hier. Est-ce que cela signifie que la personne d'aujourd'hui et la personne d'hier sont effectivement identiques ? Pour éviter des difficultés qui ne sont pas pertinentes, laissons de côté les questions sur les esprits et les âmes et concentrons-nous exclusivement sur le corps. À titre d'exemples, « la même pierre » et « la même rivière » feraient aussi bien l'affaire.

Voici un argument pour dire qu'une personne aujourd'hui et une personne hier ne sont pas strictement identiques : l'identité stricte est gouvernée par un principe appelé l'indiscernabilité des identiques. Ce principe dit que si a est strictement identique à b , alors a et b ont exactement les mêmes propriétés. L'identité des choses (*sameness of thing*) donne l'identité des propriétés (*sameness of properties*). On l'appelle quelquefois la loi de Leibniz. (Pour ceux qui trouvent cela utile, ce principe peut être exprimé en symboles : $(\forall P) (\forall x) (\forall y) ((x = y) \supset (Px \equiv Py))$, où P porte sur les propriétés et x et y portent sur toutes les entités. Ne confondez pas ce principe avec le principe de l'identité des indiscernables, le réciproque de l'indiscernabilité des identiques. L'identité des indiscernables dit que si a et b partagent toutes leurs propriétés, alors a est identique à b . L'identité des propriétés donne l'identité des choses. En symboles : $(\forall P) (\forall x) (\forall y) ((Px \equiv Py) \supset (x = y))$. Ce second principe, que l'on retrouvera plus tard, est beaucoup plus controversé que le premier.)

Maintenant considérons une personne hier et aujourd'hui. De nombreuses propriétés de la personne seront différentes en des